

Portrait



La montagne pour se construire, Rencontre avec **Bernard Muller**

La quête de Bernard Muller n'est pas dans l'accumulation d'exploits, mais bien dans le cheminement intérieur que l'exploit nécessite. Cet alpiniste de renom regarde son parcours avec recul. De la montagne au Grand Nord, sagesse de vie...



Vous êtes le seul Français vivant à compter six sommets de plus de 8000 à son actif. Au départ, pourquoi la montagne ?

C'est une histoire ancienne ! Je n'étais pas prédestiné à ce milieu... Je suis de Strasbourg. Ma famille n'est ni montagnarde ni sportive. L'avenir que mes parents imaginent pour moi est classique. Je serais médecin ou ingénieur et donc heureux. Moi, je vois mon père partir chaque matin à son travail, rentrer chaque soir ; est-ce cela le bonheur que l'on veut pour moi ? Je rêve d'aventure, tandis que l'époque est

aux trois grands, Paul-Émile Victor, Haroun Tazieff et Jacques-Yves Cousteau. Le film *Les étoiles de midi*, avec Lionel Terray et Gaston Rébuffat, les deux alpinistes de l'après-guerre, provoque un premier déclic. On est en 1967, 1968. Entre la télévision et les cycles de conférences *Connaissance du monde*, les moyens de communication sont encore médiocres. Ce film est en noir et blanc bien sûr, mais j'y vois l'inconnu, le mystère. Tout ce pour quoi je ne suis pas fait, et cette étrangeté résonne en moi comme l'appel de la forêt. Je commence à lire. *Les*

conquérants de l'inutile de Terray, puis mille autres livres.

Comment passe-t-on du rêve à la réalité ?

J'ai tout fait pour faire de la montagne. Je n'étais d'aucun milieu, ni parisien, ni chamoniard, alors j'ai dû gravir les échelons un à un. Dans cette succession d'étapes, il y a eu les Vosges et ses écoles d'escalade. Puis à 16 ans, les Alpes avec les pionniers – nos scouts actuels. C'est dans ce cadre que j'ai vécu ma première aventure. Ma première rencontre avec la vraie montagne : partir en solitaire

quarante-huit heures. Je suis monté sur le glacier de la Grande Motte, première prise de risque. Je me souviens d'un homme en veste rouge, un moniteur qui m'avait trouvé là, seul. Je n'avais rien à y faire d'après lui, c'était trop dangereux de s'aventurer ainsi. Oui, mais j'avais senti la montagne, j'avais vu ce panorama extraordinaire...

... mais l'apprentissage ?

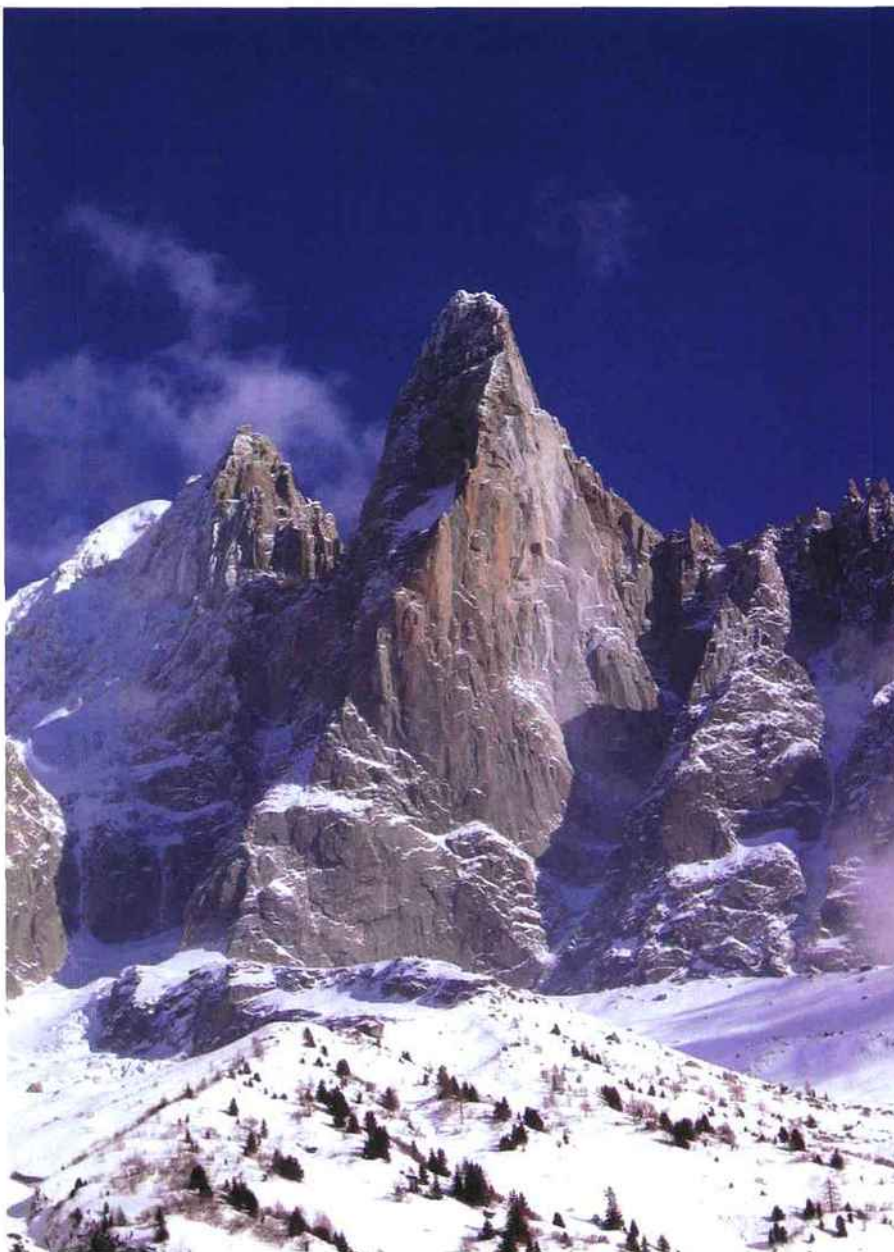
À 17 ans, j'ai suivi un stage UCPA dans la Vanoise. Premier sommet et un autre palier franchi. À 18 ans, le bac en poche, je pars en stop avec un ami pour les Alpes. Notre premier sommet alpin, dans l'Oisans, au-dessus de la Grave. Je me souviens encore de cette tente prêtée, à moitié mangée par une vache ! Nous découvrons tout et, en permanence, cherchions l'information. Qu'elle était difficile à trouver alors ! Nous nous appuyions sur nos lectures et nos expériences, c'était tout ce dont nous disposions. Ce fut ma première fierté : tout ce chemin déjà parcouru pour rendre le rêve possible. Plus que le sommet, je continue de penser que c'est le chemin qui y mène qui est intéressant. Suit alors l'ascension du Mont Blanc à Chamonix. J'ai fait les choses pour moi. La montagne, le voyage... Avec du recul, je comprends aujourd'hui que c'était pour me construire.

Une étape supplémentaire : ma première face Nord, la face Nord du Dru en 1971, puis celle des Grandes Jorasses en 1972. L'année suivante, c'est le pilier de Fresney... À chaque fois, je découvre de nouveaux horizons. Je peux dire aujourd'hui "*je me suis fait complètement*", cela a un sens.

Pendant ce temps, plus pour mes parents que pour moi, je décroche une licence de sciences économiques. Mais la montagne ne quitte jamais mes pensées. C'est ce que je veux faire. Je le sais. Je passe alors mon diplôme de guide de haute montagne...

...viennent ensuite les expéditions ?

Pas encore ! À 22 ans, d'abord, je touche à un domaine mythique : l'alpinisme hivernal, le domaine de René Desmason. C'est-à-dire des grands ! En 1975, je réalise l'ascension hivernale de la face Nord des Droites. L'hiver, la montagne est déserte. Si



un accident survient, c'est beaucoup plus dangereux. Il n'y a ni téléphone portable ni hélicoptère de secours...

J'ai acquis l'image d'un homme indépendant, ne cherchant à intégrer aucun des milieux traditionnels. Puis, j'attaque la face Nord du pilier d'Angle du Mont Blanc "le petit Himalaya". En 1977, ma première expédition ! Je pars au Pérou pour une *expé* dite légère. Contrairement aux expéditions classiques, financées par l'État, les fédérations et des mécènes, l'ex-

pédition légère repose sur une initiative privée. Le concept est nouveau à l'époque. Nous étions deux grimpeurs et aux pieds des parois, l'aventure commençait. Les règles du jeu étaient dures, l'engagement très important.

Je faisais partie de ceux qui posaient des jalons. Puis en 1979, ce fut l'Himalaya, le début d'une longue histoire...

Plus que le sommet, c'est le chemin qui y mène qui est intéressant

Quel est votre objectif ?

Aller le plus loin possible, dans un univers où la limite entre la vie et la

mort est très tenue. Il faut accepter l'idée de risque tout en étant conscient de ses propres limites. Pour cela, le mental est essentiel. Cela devrait être ainsi dans tout domaine. Le risque peut être physique, intellectuel, artistique, financier. Or il me semble que notre société a de plus en plus peur du risque. Cela me pose problème. Il faut croire en ses rêves, accepter les risques, ceux qui permettent d'aller jusqu'au bout, ou du moins de le tenter.

Si on n'a pas besoin de ces moments d'aventure, alors pourquoi pas, on ne s'expose pas et on est heureux... mais quelqu'un qui en a besoin ne doit pas hésiter ! Au nom de quoi ? Pour se construire ? Bien sûr, il ne faut pas non plus être dépendant de l'aventure. Si on éprouve toujours l'envie de se mettre en péril, c'est dommage. Cela veut dire qu'il n'y a pas de sérénité après ces moments de grâce.

Que signifie une ascension pour vous ?

Au début, la montagne, c'était très personnel. L'alpiniste est individualiste, du moins à l'origine. Par la suite, l'idée d'équipe devient importante. Dans ma conception, il n'y a ascension que si l'équipe s'entend

bien, sinon, autant faire demi-tour. Le partage avec les autres est devenu très important pour moi. Il doit y avoir un respect mutuel, une confiance... donc partage. Je suis sensible à la relation. Sans oublier les locaux. Dans les années quatre-vingt, dans l'Himalaya,

Je cherche la sérénité, pas l'accumulation

le recours aux sherpas était réduit au minimum — sauf pour les cordées coréennes ou japonaises qui n'hésitaient pas à les utiliser comme éclaireurs, avec tous les risques inhérents. Pour nous, ils représentaient une aide tout au plus, mais jamais nous ne leur faisons prendre de risques. Risquer sa vie était notre fantasme à nous. Je me souviens de mon premier 8000 en 1981. Le Manaslu, avec Pierre Beghin. Aujourd'hui, les sherpas sont devenus de vrais guides — bonne évolution pour eux. De même qu'au début des années quatre-vingt, on partait dans l'Himalaya pour innover, découvrir, aujourd'hui, on part pour "faire l'Everest". On brûle les étapes, et ce cheminement personnel qui, précisément, est intéressant... et les autres 8000 sont délaissés. C'est dommage — un peu le paraître contre l'être.

Que représente l'Everest à vos yeux ?

Le sommet des sommets. Le plus connu... mais pas forcément le plus dur. Je l'ai atteint par son versant tibétain en 2001, et bien sûr ça aide dans une carrière. C'est une reconnaissance... mais ce ne sont pas tant les sommets qui m'intéressent. Je ne suis pas un collectionneur. Je ne cherche pas la chose que l'on remarque. Je recherche la qualité. Les gens sont souvent si attachés à parvenir au sommet qu'ils le voient comme une fin en soi. Et puis, le vrai sommet, c'est le retour à la base, à la vie. Avant, il faut rester vigilant. Et la descente nécessite autant de concentration que la montée parce que les esprits se relâchent !

Entre haute altitude et difficulté, on mesure très vite ses limites. Pour l'Himalaya donc, bien plus que la technique, c'est le mental, la force intérieure du grimpeur qui fait la différence. Les grandes réalisations se font avec la tête !

En couple ou avec un ami, c'est plus dur encore, car il y a une vraie re-

lation, affective celle-là. Un enjeu supplémentaire.

Vos yeux sont tournés à présent vers le Groenland. Pourquoi avoir changé de cap ?

... à force de voir les mêmes choses, j'ai eu envie d'ambiances différentes. Et le Grand Nord, c'est le grand blanc : on est au milieu de nulle part, c'est fascinant ! Tout comme les déserts. L'Himalaya est un sommet, donc un point. C'est tout petit : on part du camp de base, on monte, puis on redescend. Alors que le Groenland est à lui seul un voyage, une traversée. On est Christophe Colomb devant son océan...

Vous le traversez en voile de traction. En quoi cela consiste-t-il exactement ?

C'est un mécanisme tout simple : un parapente à quatre lignes — deux avant et deux arrières, tiré uniquement par le vent. À nous de savoir utiliser cette force ! C'est magnifique ! Encore une découverte. Dans les conditions idéales, ce moyen de propulsion permet de parcourir jusqu'à 100 kilomètres par jour. Extraordinaire !

Qu'est-ce qui fait l'émotion alors justement ?

Le Manaslu, mon premier 8000 reste une émotion forte. Pourtant, souvent, l'émotion, c'est l'humain, la rencontre — ou alors la mini-tempête imprévue dont on se relève. Et dans la vie, ce sont les émotions que l'on recherche...

Aujourd'hui, l'aventure seule ne m'apporte plus les mêmes émotions. La découverte compte, bien sûr, mais avec elle, pouvoir former, transmettre reste essentiel. J'aime aider l'autre à vivre son rêve. J'aimerais entendre "apprenez-moi la montagne". Je cherche la sérénité, pas l'accumulation. "Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage"... il n'y a rien de plus vrai. Il faut faire, puis savoir apprécier d'avoir fait. On voyage pour découvrir, se découvrir, s'ouvrir les yeux, mais il faut savoir aussi être chez soi, et y être bien. C'est important. Voyager sans perturber les autres. En restant sobre, sans exhiber ses richesses, en respectant les autres cultures. Puis revenir, en acceptant d'avoir voyagé...

Interview réalisée par Aurélie Taupin
photos Bernard Muller

POUR ALLER PLUS LOIN :

Ascensions et expéditions
avec Bernard Muller :
Tout au long de l'année, dans le cadre
de *Stages et expéditions*.
Informations au 04 50 55 94 26
ou par courriel infos@stagexpe.com

Et au printemps,
dans le cadre de **Club Aventure**, cinq semaines
à ski et voiles de traction pour une traversée du
Groenland d'Ouest en Est. Informations :
<http://blog-groenland.clubaventure.fr/>

